

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e
Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements :
5 francs par an

SOMMAIRE

Le nouveau Ministre des Finances polonais : M. Georges Michalski.

La Quinzaine polonaise.

La Pologne toujours fidèle à sa mission européenne. — Henri de MONTFORT.

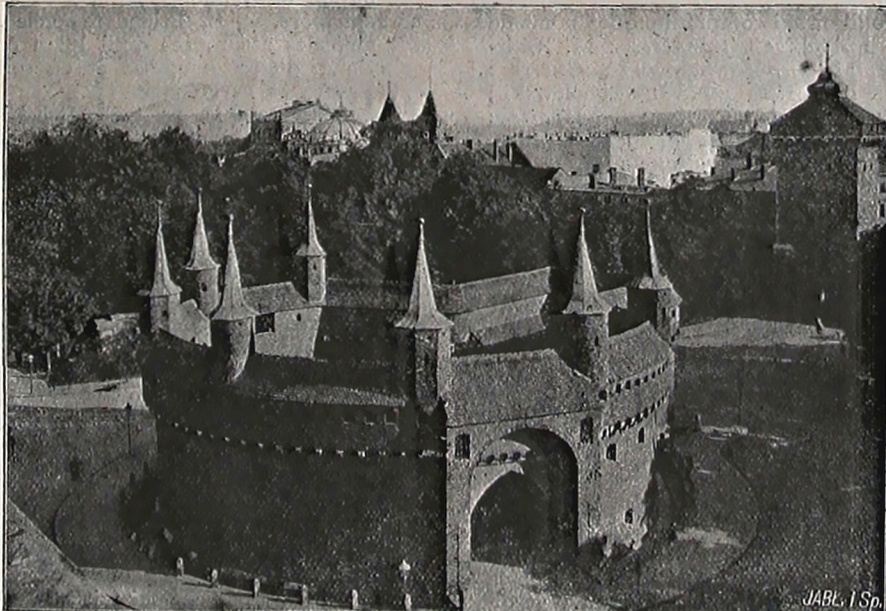
Stanislas Wyspianski. — L. ZAWADZINSKA.

Un vœu de jeunes filles. — FREDRO.

Femmes d'Emigrés : La Vie de l'Emigration. — J. BONIC GASZTOWTT.

Mariette et les gnomes. — Marie KONOPNICKA.

Notre action. — Souscription lyonnaise pour la Croix-Rouge Polonaise. — Nos envois de livres en Pologne. — La Distribution de prix français aux écoliers polonais.



CRACOVIE : Porte de Saint-Florian

LE NOUVEAU MINISTRE DES FINANCES POLONAIS

M. GEORGES MICHALSKI

M. Georges Michalski qui vient d'être chargé du portefeuille des finances dans le nouveau ministère polonais est considéré comme un économiste des plus distingués.

Titulaire de la chaire d'économie politique à la Faculté de droit de l'Université de Cracovie, il a quitté cette Université en 1911 pour prendre la direction de la Banque Nationale (Bank Kąajowy), de Lwow. Comme directeur de cet établissement de crédit dont l'activité a puissamment contribué à libérer l'ancienne Galicie de l'emprise des Banques

autrichiennes, le nouveau ministre a joué un rôle actif dans la renaissance financière de ce pays.

Le programme financier de M. Michalski comporte avant tout la réalisation de sérieuses économies, la diminution de la circulation fiduciaire, l'augmentation du rendement des impôts, l'équilibre budgétaire et un régime qui attirerait les capitaux étrangers en Pologne. Par l'exécution de ce programme le nouveau ministre espère amener la stabilisation du change polonais et l'assainissement de la situation financière.

H. M.

LA QUINZAINÉ POLONAISE

- 18 septembre. — M. Ponikowski déclare aux représentants de la presse que son gouvernement se tiendra à l'écart de toutes questions de partis. Ses principales directives en politique étrangère seront le resserrement des liens d'amitié avec la France, le maintien des meilleures relations avec les pays de l'Entente et le souci de maintenir en bonne intelligence la Pologne et les pays voisins. — Les médecins français venus en Pologne pour le Congrès Médical assistent à une garden party chez le comte et la comtesse A. Zamoyiski.
- 19 septembre. — M. Ponikowski communique les noms de ses collaborateurs : *Affaires étrangères* : M. Skirmunt ; *Intérieur* : M. S. Downarowicz ; *Guerre* : général Sodikowski ; *Justice* : M. B. Sobolewski ; *Travaux publics* : M. G. Narutowicz ; *Transports* : M. B. Sikorski ; *Postes et Télégraphes* : M. S. Steslowicz ; *Travail et Assistance publique* : M. J. Darowski ; *Posnanie* : M. J. Trzcinski ; *Approvisionnement* : M. J. Wyczolkowski ; *Agriculture* : M. I. Raczynski ; *Santé et hygiène* : M. W. Chodzko.
- 20 septembre. — Arrivée à Varsovie de la délégation tchéco-slovaque chargée de rédiger en commun avec une Commission polonaise un traité de commerce tchéco-polonais. — Le Ministre de la Justice dépose un projet de loi supprimant toutes les restrictions légales des droits des Israélites.
- 21 septembre. — Le maréchal Foch répond aux officiers polonais sortis brevetés de l'École polonaise d'Etat-Major qui lui avaient adressé un télégramme en les remerciant et en renouvelant ses vœux chaleureux pour l'armée polonaise.
- 22 septembre. — La Société des Nations admet l'Esthonie, la Lettonie et la Lithuanie. La délégation polonaise était absente. A la Commission, sans prendre part au vote, la Pologne a appuyé l'admission de la Lettonie et de l'Esthonie. — Démission de M. Wyczolkowski, Ministre de l'Approvisionnement. — Mort de Mme Mary Mrozinska, une grande artiste polonaise.
- 23 septembre. — Ouverture à Lwow du Congrès des délégués des Associations de presse.
- 25 septembre. — Ouverture de la foire de Lwow. — Un nommé Fedek tire trois coups de revolver sur le maréchal Pilsudski, au moment où le chef de l'Etat, venu à Lwow pour l'inauguration de la foire, quittait l'Hôtel-de-Ville. Le maréchal qui n'a pas été atteint est l'objet d'enthousiastes manifestations de la part de la population. — Manifestations à Wilno contre l'adoption du projet Hymans relatif à l'attribution de Wilno.
- 26 septembre. — M. Briand remercie M. Ponikowski des amicales assurances qu'il lui a données sur la politique d'étroite amitié et de collaboration entre la France et la Pologne.
- 27 septembre. — M. Georges Michalski accepte le portefeuille des finances. — M. Ponikowski expose à la Diète le programme du gouvernement.
- 28 septembre. — M. Puryekis, président du Conseil lithuanien, déclare que la Lithuanie repousse le projet Hymans, relatif à l'attribution de Wilno.
- 29 septembre. — Le maréchal Pilsudski rentre à Varsovie, revenant de Lwow, et est accueilli par de grandes manifestations d'affection et de sympathie. — Commencement des opérations du recensement de la population polonaise. — Le Conseil municipal de Varsovie approuve le relèvement des tarifs des hôtels. — Arrivée à Varsovie de Mme Lejars, vice-présidente de l'Union des Femmes de France.
- 30 septembre. — Les transactions faites depuis cinq jours à la foire de Lwow atteignent trois milliards de marks. En raison de son succès, la foire sera prolongée jusqu'au 9 octobre.
- 3 octobre. — La ville de Grodno célèbre solennellement l'anniversaire de sa libération de l'occupation bolcheviste.
- 4 octobre. — M. Michalski fait à la Diète un exposé de son programme financier : intensification de la production des dépenses, préparation d'un « don national extraordinaire ».

H. M.



LA POLOGNE TOUJOURS FIDÈLE A SA MISSION EUROPÉENNE

* * *

En arrêtant, l'an dernier, l'invasion bolcheviste dans les plaines de Varsovie, la Pologne a rendu un immense service à la communauté européenne. Elle ne lui en rend pas actuellement un moins important en la défendant contre le scorbut et la peste, le choléra et le typhus exanthématique dans des conditions qu'on ignore trop, malheureusement, en France.

Dès le début de l'atroce famine qui sévit actuellement en Russie, la Pologne oubliant généreusement cent vingt années d'oppression, s'est préoccupée de venir en aide aux populations russes. Elle ne pouvait leur fournir des denrées de ravitaillement, puisqu'elle-même cessait à peine d'importer, mais elle offrit d'autres secours efficaces ; en particulier le matériel ferroviaire à voie large qu'elle avait reçu de l'ancienne administration tsariste.

Cependant, les habitants des provinces autrefois fertiles de la Russie, fuyant devant la faim, se sont dirigés vers les grandes villes. Le gouvernement bolcheviste les en a repoussés par la force. Beaucoup de ces malheureux ont essayé alors de gagner les pays de l'Ouest, les Etats occidentaux, civilisés. Malheureusement, ces affamés apportaient avec eux les germes des plus affreuses épidémies, de ces épidémies dont les peuples modernes ont perdu jusque'au souvenir ; la peste, le choléra, le typhus... On voit combien difficile à résoudre se posait le problème devant la Pologne, soucieuse d'une fraternelle humanité, mais ayant conscience de l'impérieux devoir de sauvegarder ses propres citoyens et d'empêcher en Europe la propagation de ces effroyables maladies. Un autre facteur achevait de compliquer la question : parmi ces émigrants, ces fugitifs, il y avait une multitude de réfugiés polonais, en général des malheureux cultivateurs enlevés de leurs champs par les armées russes, quand après leurs défaites de 1915, elles abandonnèrent la Pologne et voulurent transformer en désert les territoires qu'elles abandonnaient.

Pourtant nos amis polonais ont pu concilier le

secourable accueil aux émigrants avec la protection de l'Europe contre les épidémies.

Ils ont ouvert deux portes dans la frontière polono-russe : à Baranowicze, d'une part, à Kowno, de l'autre. Dans le seul mois d'août, 150.000 émigrants sont passés par Baranowicze, 52.000 par Kowno. Et voici la prévoyante organisation mise sur pied, grâce à un travail acharné et à un effort aussi tenace que coordonné.

Aussitôt arrivés sur le territoire polonais, les réfugiés sont réunis dans des camps d'isolement. Puis, ils sont tondu et conduits aux bains-douches installés par M. le médecin-principal Gauthier, directeur du Service de Santé, à la Mission militaire française. On leur remet du linge propre et des vêtements envoyés par la Commission des épidémies. Enfin on les vaccine une première fois contre le typhus. Leurs bagages, s'ils en ont, sont chargés sur des wagonnets amenés dans un tunnel aménagé à cet effet et soumis à une rigoureuse désinfection pour laquelle on emploie le cyanure de potassium.

Les émigrants sont alors transférés dans un autre des camps installés autour de Baranowicze où ils demeurent au repos pendant cinq jours. A ce moment, nouvelle vaccination, puis filtrage sanitaire, c'est-à-dire examen individuel très complet. On a pu ainsi éviter tout cas de peste ; on a constaté au mois d'août sept cas de choléra, un de scorbut, dix de typhus.

Les émigrants dont l'état sanitaire est alors reconnu satisfaisant sont admis à gagner l'intérieur de la Pologne, où ils sont d'ailleurs soumis à une stricte surveillance médicale, grâce à leur enregistrement sur un casier sanitaire.

Ceux qui avant l'invasion habitaient la Pologne sont envoyés jusqu'à leur ancienne terre qu'ils retrouvent généralement complètement dévastée.

Le fonctionnement de l'organisation dont je viens d'indiquer les grandes lignes est fort coûteux. L'invasion de ces milliers et milliers de malheureux est pour le jeune état polonais une grosse charge sociale. Il faut les secourir, les mettre à même de se refaire un foyer et les finances polonaises sont bien obérées pour pouvoir soulager tant de misères.

L'opinion française doit connaître ce bel effort. Elle doit aussi savoir que si la Pologne ne prenait pas les multiples précautions hygiéniques que j'ai décrites, nous serions menacés par de cruelles maladies. Ne tombons pas dans ce travers si commun et trop commode de ne pas comprendre le grand service qui nous est rendu, parce que le danger qu'il nous évite ne frappe pas à notre porte.

HENRI DE MONTFORT.

Stanislas Wyspianski

(1869-1907)

Wyspianski, peintre et écrivain génial, fut une des plus grandes figures de la Pologne contemporaine.

Stanislas Wyspianski, fils d'un sculpteur, naquit à Cracovie en 1869, quelques années seulement après l'insurrection polonaise, cet effort suprême par lequel la Pologne essaya de reconquérir sa liberté.

La triste atmosphère de représailles qui suivit la répression de l'insurrection, les larmes non séchées, les plaies encore saignantes, firent du petit Stanislas prématurément un homme.

Comme élève du lycée Sainte-Anne, Wyspianski attire l'attention de son professeur de dessin.

Étudiant en philosophie de l'Université de Cracovie et élève de Matejko à l'École des Beaux-Arts, il fait de grands progrès en peinture. Wyspianski a vingt ans quand il exécute la décoration de Notre-Dame de Cracovie, d'après les dessins de Matejko.

Un an après, l'artiste part pour visiter Vienne, Venise, Padoue et Milan. Partout, il travaille avec passion. A Bâle, il vit, pour la première fois, les œuvres de Boecklin et de Holbein ; ce dernier l'intéresse fort, mais, arrivé à Paris, Wyspianski s'enthousiasme pour Puvis de Chavannes, et même dans sa correspondance, il exalte la beauté des fresques de la Sorbonne et du Panthéon. L'artiste admire aussi le style gothique de la Sainte-Chapelle, de Saint-Séverin et de Notre-Dame de Paris.

De Chartres, où il partit pour étudier les vitraux, Wyspianski alla à Reims.

La beauté de la cathédrale de Reims l'hypnotise depuis longtemps. Il arrive, mais, sur le point de la voir, il hésite et veut s'enfuir. Homme nerveux, d'imagination fantastique, Wyspianski a peur d'une déception. L'image qu'il s'est faite de la cathédrale est un rêve de toute puissante beauté. Enfin, il s'approche, ému, et reste sur place, ravi. « La réalité est aussi belle que mon rêve ! » s'écrie-t-il.

Les journées qu'il vécut à Reims, Wyspianski les passa dans les pénombres de la cathédrale, ou à proximité, et il la dessina fiévreusement.

Il visita l'abbaye de Fécamp, d'un style intéressant, et la cathédrale d'Amiens. Puis, il partit à Mayence et Nuremberg, où l'étude de l'art du moyen âge le retint quelque temps.

L'artiste revint à Cracovie et apporta de son voyage de nombreuses études et un changement de sa conception artistique, influencée surtout par l'impressionnisme français.

Wyspianski veut retourner à Paris, et, grâce à une bourse, il y revient en 1891 et s'inscrit comme élève à l'Académie Colarossi.

Ce séjour de deux ans à Paris transforme complètement l'artiste. Déjà, comme élève de Matejko, Wyspianski différait beaucoup de son professeur. Jean

Matejko sacrifiait parfois l'art de peindre à la vérité du sujet, tandis que Wyspianski s'efforçait de trouver la beauté de la ligne et l'harmonie du coloris. Le génie de Matejko écrasait ses élèves, et il fallait la volonté de fer et le grand talent de Wyspianski, pour faire triompher son individualité artistique.

Wyspianski s'affranchit vite des influences de Matejko et des tendances contemporaines, et se révéla comme un artiste d'une imagination fantastique, d'une originalité géniale, réalisant le maximum d'effets décoratifs avec le maximum d'expression, et une force d'harmonie dans la ligne et de la tonalité.

L'artiste exécuta le projet de vitrail, **Le roi Jean Casimir**, pour la cathédrale de Léopol, et partit à Cracovie. Mais sa ville natale ne réserva pas un bon accueil à ses œuvres. On le considéra comme un novateur ; il resta incompris. Cette atmosphère de malveillance ne permet pas à Wyspianski de travailler ; il quitte Cracovie et s'installe de nouveau à Paris. Les journées de tristesse et de misère qu'il passa dans le quartier du Montparnasse ne lui ôtèrent pas son courage. Ne pouvant payer ses modèles, il leur offre le portrait qu'ils lui ont posé. C'est pendant cette période pénible qu'il fit un projet de vitrail pour Notre-Dame de Cracovie, destiné à l'Exposition Universelle de Léopol de 1894.

Wyspianski, poussé par ses souvenirs d'enfance, revient à Cracovie où, malgré la critique et les privations, une amère ironie le pousse à exécuter le **Trésors de Sésame** et l'admirable pastel **Caritas**.

La restauration des vitraux du xv^e siècle et la décoration de l'église des Franciscains, dont Wyspianski s'acquitta merveilleusement, le mettent en évidence. L'attention du public et de la critique est attirée sur le « novateur ».

Encouragé par le succès de son exposition de pastels aux Halles des Drapiers, à Cracovie, et par le premier prix qu'il gagne pour son vitrail : **Saint François**, à l'exposition d'art religieux, Wyspianski travaille avec acharnement **Le Gouffre**, **Le Royaume de la Fable** ; ces magnifiques tableaux datent de cette époque. La fantaisie s'y mêle à la finesse d'exécution. L'artiste symbolise la nature et lui donne l'âme, l'aspect et l'expression d'un être vivant. Les vitraux : **Casimir le Grand**, un terrifiant squelette couronné, sceptre à la main, **Dieu le Père**, **Saint Stanislas**, **Henri le Dévot**, et d'autres, où se révèlent la même grande force imaginative et l'individualité de l'exécution, frappent par leur génie créateur.

Les décorations de la « Maison des Docteurs » et de la « Swietlica » (1), à la Société des Amis des Arts, les illustrations pour l'Iliade, les nombreux tableaux et dessins, les têtes exquises d'enfants, les maternités subtiles et expressives, les portraits d'une fine observation, l'œuvre immense de Wyspianski, où éclate la beauté de l'ornement, de l'arabesque des lignes, la grandeur expressive et l'harmonie du coloris, le placent parmi les plus hautes figures de l'art.

**

Wyspianski revint à Paris pour y étudier la peinture, mais son imagination était tourmentée depuis longtemps par des visions fantastiques, impossibles à traduire par des moyens plastiques.

(1) Swietlica, salon, expression ancienne.

Le théâtre, la lecture d'Homère, Racine, Corneille, Shakespeare, l'exaltent à tel point qu'il rêve d'écrire. Son premier essai est un livret d'opéra.

Wyspianski commença à écrire ses drames vers la trentaine et, dans l'espace de huit années, il a laissé une œuvre magnifique.

L'originalité de la forme et du scénario, l'invention la plus folle, l'introduction des symboles dans l'action de la pièce furent autant de nouveautés que lui doit l'art du théâtre.

Wyspianski est le poète des tableaux et des émotions. Ses drames, qui tiennent de la peinture par leur plastique, eurent un grand succès.

L'élément patriotique et national joue un rôle primordial dans l'œuvre entière de Wyspianski. C'est comme le résumé et la continuation de la pensée et de la poésie patriotique polonaise du XIX^e siècle.

Ses drames sont un acte d'accusation contre l'inac-

tion de son pays et un appel pour la conquête de l'ancien idéal de liberté et d'indépendance.

Les fières pensées de Wyspianski unissent le passé à l'avenir de la Pologne.

L'idée développée dans son œuvre : la tradition du passé et la ferme volonté de la liberté, fait de Wyspianski un éducateur de l'âme polonaise contemporaine.

Wyspianski, par sa fécondité artistique, par son universalité d'esprit, son jugement critique, et sa force d'imagination peut être comparé aux artistes de la Renaissance.

Il mourut à Cracovie le 28 novembre 1907, à l'âge de 38 ans.

A ses funérailles dans l'église de Skalka, le panthéon polonais, aucun discours ne fut prononcé. Ce silence fut l'expression de l'hommage suprême de la Pologne à un de ses plus grands esprits.

L. ZAWADZINSKA.



UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

[L'action se passe à la campagne, chez Mme Dobrovska. Sa fille Angélique et Mlle Clara ont fait vœu de ne jamais se marier. Albin, épris de Clara, ne cesse de se lamenter. L'étourdi Gustave ne tient pas compte des bons conseils de son oncle Radoste. Pourtant, il aime Angélique qui le désespère par son indifférence. Les piquantes railleries de Clara viennent de l'exaspérer. Par un adroit détour, il veut attendrir Angélique.]

SCÈNE VII

GUSTAVE.

GUSTAVE (*seul, qui est resté immobile depuis l'éclair de rire de Clara*). — Ah ! ah ! c'est donc ainsi... C'est ainsi qu'on me traite pour avoir agi avec franchise et parlé d'un amour sincère. Holà ! petit serpent, ta finesse et tes paroles acérées ne parviendront pas à me placer sur la même ligne qu'Albin. Tu veux m'enseigner la ruse ? eh bien, soit ! (*il se promène pensif*) Angélique est bonne, elle a seulement des préventions. Voyons si elle fera par bonté ce qu'elle a refusé de faire par confiance. Il faut que j'invente un roman, que je lui fasse des aveux ; je m'adresserai à elle pendant quelque temps comme à une simple amie, je gagnerai sa compassion et j'invoquerai son assistance. (*Après une pause.*) Un secret

commun lie facilement deux cœurs... Oui, j'éveillerai le sentiment chez elle par l'image de l'amour ; puis je le fortifierai et je lui donnerai une bonne direction.

(*Scène muette dans laquelle Gustave paraît méditer et combiner son plan ; tout à coup, voyant entrer Albin, il lui adresse avec la plus grande vivacité la tirade suivante.*)

SCÈNE VIII

GUSTAVE. — ALBIN.

GUSTAVE. — Voilà, voilà la cause vivante de tout le mal, cette ombre larmoyante d'Albin ; il pleure, le diable sait pourquoi, il soupire cinquante ans de suite ; à la fin, il fera croire à toutes les femmes que c'est là de l'amour ! Notre vie dure-t-elle donc tant d'années que nous puissions dépenser un demi-siècle en gémissements amoureux ? A force de verser des larmes, bientôt, Albin, tu seras changé en fontaine ; et, en attendant, il faut que moi je supporte la mauvaise humeur de ta belle. Né l'aime pas avec tant de soumission, et tu la verras plus aimante ; ne te laisse pas mener par le nez, et elle-même reconnaîtra ton pouvoir ; ne la fatigue pas autant par tes larmes et ton deuil, et ta victoire sera digne d'un homme. Il n'y a que des fous qui puissent penser autrement. Adieu !... (*A voix basse.*) Va à tous les diables ! (*Se retournant vers Albin.*) Où est-elle allée ?

ALBIN. — Qui ?

GUSTAVE. (*Avec humeur*). — Oh ! il ne sait jamais rien. (*Il sort.*)

ALBIN (*seul*). — Eh bien. Voilà, je suis à charge même à Gustave, à présent ! Il me quitte en colère. Où dois-je porter et mes larmes et mes soupirs ? Voici deux années que je ne cesse de gémir ; dans dix ans, je serai encore le même. Oh ! si Clara seulement s'attendrissait à ma vue !

SCENE IX

ALBIN. — CLARA

ALBIN. — La cruelle blessure de mon cœur ne sera-t-elle jamais soulagée par un baume salutaire ?

CLARA. — D'autres pourront la guérir, mais non pas moi.

ALBIN. — J'aime.

CLARA. — Je le sais.

ALBIN. — J'attends.

CLARA. — En vain.

ALBIN. — Je supplie.

CLARA. — C'en est trop.

ALBIN. — Cruelle !

CLARA. — C'est possible.

ALBIN. — Puissé-je cesser d'aimer !

CLARA (*un écheveau de fil lui échappe, Albin court après et le ramasse*). — Une fois au moins, veuillez laisser en paix les écheveaux, le mouchoir ou les autres bagatelles qui peuvent s'échapper de mes mains ; que je puisse au moins éternuer sans me voir exposée à vos compliments ! Vos assiduités me deviennent vraiment insupportables !

ALBIN. — Si je veux toujours aller au devant de tes vœux, si je brûle de te consacrer toute ma vie, tu ne peux certes l'attribuer qu'à mon amour et à tes charmes ; mais parce que je ne réussis pas à toucher ton cœur trop fier, dis-moi, Clara, est-ce donc une raison pour que je mérite tes mépris ?

CLARA. — Oh ! non ; il ne s'agit pas de mépris, je n'en ai pas parlé.

ALBIN. — Si ce n'est pas du mépris, qu'est-ce donc ?

CLARA. — Vos souffrances me sont souvent pénibles ; je les crois réelles, mais cela ne change rien à la chose. Clara n'a pas d'oreilles pour une voix d'homme ; elle a voué sa haine à tout votre sexe, et elle tiendra parole.

ALBIN. — Ah ! une bien grande partie de cette haine est dirigée contre moi.

CLARA. — Pas la plus grande.

ALBIN. — Clara, si tu voulais comprendre ce que ta vue seule produit sur mon âme, certes tu aurais déjà réalisé tes vœux de mon cœur.

CLARA. — Pas du tout.

ALBIN. — Jamais...

CLARA. — Laissons cela, je vous prie.

ALBIN. — Cruelle ! c'est la mort !

CLARA (*en riant*). — Ah ! la mort ! la mort ! Et c'est moi qui vous l'apporte.

ALBIN. — Bientôt le monde t'enviera ce nouveau triomphe.

CLARA. — Aucun homme n'est encore mort d'amour.

ALBIN. — C'est qu'aucun ne l'a pu ; mais plus d'un l'a voulu, sincèrement.

CLARA. — Ah ! il faut prendre l'intention pour l'effet ? Eh bien ! pour honorer la mort de M. Albin, je prendrai le deuil dès aujourd'hui,

ALBIN. — Ah ! je le vois ; tu ne me conseillais pas mal, heureux Gustave !

CLARA (*ironiquement*). — Peut-on connaître l'avis que ce conseiller d'Etat a daigné vous donner ?

ALBIN. — Il m'a dit ; n'aimez pas aussi tendrement, et vous serez aimé.

CLARA. — N'aimez pas !... Voyez donc... Il est chequé de voir quelqu'un qui cherche son bonheur dans la confiance ; il s'en irrite ; il lui faut déjà du changement !

ALBIN. — Tu soupire, me disait-il, tu pleures depuis deux ans, Dieu sait pourquoi.

CLARA. — Dieu sait pourquoi ! A-t-on jamais entendu quelque chose de pareil ?

ALBIN. — « Les femmes ne manqueront jamais de t'imposer une si longue pénitence ! »

CLARA. — Oui, et à lui il ne faudrait qu'un jour, une heure, une minute !

ALBIN. — « Ne vous laissez pas gouverner par elle ! »

CLARA. — Ne vous laissez pas gouverner ! Bravo ! Ne vous laissez pas ! La belle loi !

ALBIN. — « Et c'est vous qui la gouvernerez ».

CLARA. — Comment ? quoi ? vous gouvernerez ? Et tout de suite gouverner ; on ne veut que gouverner ! Mais quel ordre règnera dans ce bas monde ? Un seul en entraîne bien cent autres à suivre ses erreurs, et cependant il commence par le mot : « Ne vous laissez pas gouverner !. »

ALBIN. — Mais moi, je ne veux pas l'écouter. Je ferai ce que vous ordonnerez.

CLARA (*tout bas*). — Voyez quel professeur, quel conseiller !

ALBIN (*s'approche et tendrement*). — Que dois-je faire ?

CLARA. — Vous en aller.

(*Albin salue, soupire profondément et sort.*)

CLARA (*seule*). — Parlez, il parle ; taisez-vous, il se tait ; allez-vous en, il s'en va ; restez, il reste. Ah ! au nom de Dieu ! que cet Albin finisse par s'opposer une fois à quelque chose, car cette espèce d'abdication de tout jugement et de toute volonté m'empêchera à jamais, je crois, d'avoir pour lui, soit de la haine, soit de l'amour.

ACTE TROISIEME

SCENE I

ANGÉLIQUE. — GUSTAVE.

GUSTAVE. — Angélique ! un seul mot ! un dernier mot !

ANGÉLIQUE. — Ah ! ce dernier mot ne finira pas aujourd'hui. Mais, pour couper court à tout cela, je vous déclare, Monsieur, sincèrement et pour la dernière fois, que la réponse que vous recevrez sera aussi la même pour tous les prétendants futurs ; il ne faut donc considérer ce désagrément que comme la conséquence d'un système et non comme la suite de quelque répugnance personnelle. Puisque je crois que ma franchise vous aura adouci un peu mon refus, j'espère, à mon tour, que mon aveu restera un secret entre nous ; c'est une conséquence des ordres de ma mère, qui espère que d'autres temps amèneront d'autres dispositions et qui me défend de parler de mon vœu. Elle me condamne à souffrir patiemment qu'on me fasse la cour, jusqu'à ce qu'il

me soit permis de donner son congé au concurrent que je serai censée avoir pu apprendre à connaître.

GUSTAVE. — Je vais suivre aussi, Mademoiselle, la voie si simple que vous venez de choisir. En dépit de la défense de Radoste, je vais vous ouvrir tout à fait mon cœur... J'aime...

ANGÉLIQUE. — Ah ! j'ai tant de fois entendu cela !

GUSTAVE. — Mais, permettez... J'aime, mais non pas vous, Angélique ! (Après une pause) et ainsi, puisque nos vœux ne peuvent plus se contrarier, je mets en vous tout mon espoir. Vous êtes sans doute étonnée, je le crois facilement, mais voilà la vérité. Mon oncle, qui m'a tenu lieu de père, qui depuis le berceau s'est occupé de mon sort, a exigé enfin une preuve de ma reconnaissance. Vous devinez laquelle ? Mes larmes, mes prières, mes représentations, rien n'a pu parvenir à détourner l'idée fixe de mon oncle. Je lui promis d'employer tous mes soins à mériter votre main ; mais lorsque, aujourd'hui même, mes lèvres tremblantes vous adressaient des paroles d'amour, je ne craignais rien tant que de m'apercevoir de leur effet sur votre âme.

ANGÉLIQUE. — Comment ! Vous aviez peur de me plaire ?

GUSTAVE. — Hélas ! il me faut proférer cette sorte de blasphème. Croyez-moi ; tous les charmes, toutes les qualités que vous seule ignorez, mais qu'il est impossible de ne pas reconnaître en vous au bout du plus court espace de temps, tout ce qui promet et assure le bonheur, devenaient pour moi seul un sujet de crainte. S'attirer votre sourire, votre regard affectueux, éveiller dans votre sein un premier soupir, certes, il y a là de quoi être fier et heureux, mais cette félicité céleste elle-même effrayerait mon cœur, qui ne m'appartenait déjà plus.

ANGÉLIQUE. — Ainsi, c'est une passion pour une autre personne ?

GUSTAVE. — Ah ! qu'est-ce qui pourrait, sans cela, excuser ou du moins expliquer ma conduite si singulière ? J'aimais déjà, lorsque je fis votre connaissance ; ma manière de me présenter devant vous me valut des critiques bien méritées. Je sentais douloureusement, et mes torts et la fausseté de ma position. J'étais en même temps coupable et innocent ; mais, hélas ! quel moyen...

ANGÉLIQUE. — Je vous avouerai que le moyen le plus simple était et que c'est encore d'avouer à votre oncle...

GUSTAVE. — Mais que de fois n'ai-je pas tout employé pour le toucher !

ANGÉLIQUE. — Que dit-il donc ?

GUSTAVE. — Il réitère ses ordres ; c'est vous que je dois épouser, vous qu'un vœu et une aversion prononcée éloignent de moi. Pour mon amante, mon oncle ne veut jamais en entendre parler.

ANGÉLIQUE. — Et pourquoi ?

GUSTAVE. — Oh ! ce serait trop long à raconter ; mais pour tout dire en peu de mots, c'est surtout à cause d'un procès et d'un duel que mon oncle a eus avec le père d'Angélique.

ANGÉLIQUE. — Comment, d'Angélique ?

GUSTAVE. — Vos noms sont les mêmes et répondent également à vos caractères. Ce nom produit sur moi un charme indéfinissable, et voilà sans doute pourquoi, dès le premier moment que je vous vis, je me sentis attiré vers vous comme vers une sœur.

ANGÉLIQUE. — C'est vraiment singulier.

GUSTAVE. — Ah ! si j'étais seul au moins à souffrir !

Mais quand on sent chaque trait de la douleur se répéter dans l'âme d'un autre être qui nous est plus cher que la vie, oh ! c'est alors un supplice sans nom, un supplice qui pousse notre bras à saisir l'arme qui peut trancher la source de notre sentiment et de nos malheurs.

ANGÉLIQUE (effrayée). — Mais, Monsieur Gustave, qu'est-ce donc ? Oh ! comment peut-on seulement parler de se tuer ! Mais savez-vous que c'est un péché, un péché mortel, et pour lequel on peut souffrir éternellement dans l'autre monde ?

GUSTAVE (vivement). — Venez donc à mon secours !

ANGÉLIQUE. — Volontiers, volontiers, mais qu'est-ce que j'y puis ?

GUSTAVE. — Vous pouvez beaucoup.

ANGÉLIQUE. — Je n'entendrai plus, j'espère, parler de mort ?

GUSTAVE. — Non.

ANGÉLIQUE. — Je suis encore toute tremblante.

GUSTAVE. — Vous voulez donc ?

ANGÉLIQUE. — Mais comment ?

GUSTAVE. — Je vous indiquerai les moyens. D'abord, suppliez votre mère...

ANGÉLIQUE. — Je la supplierai.

GUSTAVE. — Qu'elle me pardonne.

ANGÉLIQUE. — Oh ! elle pardonnera, pour sûr !

GUSTAVE. — Conjurez-la !

ANGÉLIQUE. — Je la prierai, je la conjurerai avec des larmes de vous aider dans toute cette affaire, mais seulement ne désespérez plus, Monsieur Gustave !

GUSTAVE. — Entre vos mains se trouvent ainsi mon bonheur et ma vie.

ANGÉLIQUE. — Comment cela, dans les miennes ?

GUSTAVE. — La mère une fois gagnée...

ANGÉLIQUE. — Oh ! elle le sera, elle le sera ; je ne crains pas le contraire ; mais, après tout, que pourra ma mère elle-même ?

GUSTAVE. — Elle désarmera mon oncle.

ANGÉLIQUE (avec joie). — Mais oui, voilà qui est excellent ; j'y cours à l'instant même, puisqu'il s'agit ici de vie ou de mort.

GUSTAVE. — Au nom de Dieu, arrêtez encore. Le moment serait bien mal choisi. Dans notre situation actuelle, votre mère aurait parfaitement raison d'être offensée contre mon oncle, qui paraissait se jouer de votre tranquillité et de votre bonheur en voulant me les confier. Je crois qu'aujourd'hui les explications dont il s'agit brouilleraient votre mère avec mon oncle à tout jamais, et alors, devenu l'objet de leur haine commune, il n'y aurait plus que la mort...

ANGÉLIQUE. — Que faut-il donc faire ?

GUSTAVE. — Voulez-vous m'aider ?

ANGÉLIQUE. — Volontiers.

GUSTAVE. — Restons sur le même pied qu'à présent. Je jouerai toujours l'amoureux, vous me marquerez toujours de l'indifférence, et lorsque, un peu plus tard, on nous pressera de nous décider, lorsque je vous aurai fait une déclaration formelle et que vous m'aurez répondu par un refus semblable, votre mère et mon oncle étant en quelque sorte préparés à voir tomber leur plan, ce sera alors le moment propice où j'invoquerai votre secours pour tout expliquer à votre mère et pour me concilier son pardon.

ANGÉLIQUE. — C'est entendu.

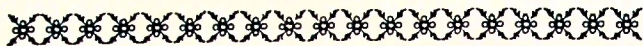
GUSTAVE (baisant la main d'Angélique). — Ainsi, sans aucune haine ?

ANGÉLIQUE. — Je verrai avec joie réussir votre plan.

GUSTAVE. — Daignez vous rappeler que mes confidences ont mis mon sort entier entre vos mains. Je n'ai personne au monde, excepté vous, pour m'aider dans ma position actuelle ; vous êtes tout mon espoir, tout mon refuge. Oh ! si j'obtiens, de votre main, mon Angélique, les sentiments de toute ma vie ne suffiront pas pour vous témoigner ma reconnaissance pour un bien que j'ai encore peu mérité, mais dont je ne manquerai pas de me rendre digne.

(Il lui baise la main avec tendresse, et Radoste qui survient inaperçu à ce moment applaudit.)

(A suivre).



Femmes d'Emigrés

La Vie de l'Emigration



Qu'on se représente l'état d'esprit des jeunes Françaises de 1830, atteintes elles aussi, mais d'une façon toute spéciale, par la vague d'enthousiasme qui déferlait autour des réfugiés.

Ces jeunes filles avaient été bercées par des chants et des récits où revivait toute l'épopée napoléonienne, elles avaient atteint l'adolescence au moment où le romantisme florissant répandait partout le goût des prouesses chevaleresques et voilà qu'elles se trouvaient en présence de tout une armée de « jeunes héros » de « proscrits », de « tristes exilés sur la terre étrangère » auréolés à la fois du prestige de la gloire et de celui d'une défaite retentissante ! Comment eussent-elles pu résister à l'admiration et à la pitié ? Et elles se mirent à chanter :

Par ses malheurs et sa vaillance,

Un jeune Polonais a su gagner mon cœur !

Cette romance devait alors retentir dans la France entière, car mes deux grand'mères me l'ont redite, bien qu'elles fussent originaires de provinces différentes. Les nouveaux venus avaient encore d'autres prestiges : ils étaient d'excellentes familles, ils avaient une éducation parfaite, dont certaines manifestations (le baise-main si universel en Pologne, les saluts en claquant les talons) devaient sembler étrangement romanesques à nos « jeunes personnes ». Comme, d'autre part, ils possédaient une situation matérielle acceptable (à l'emploi, à la profession libérale qui constituait leur gagne-pain, s'ajoutaient les *subsides* du gouvernement français, en rapport avec le grade de chacun durant l'insurrection), les parents n'avaient

pas hésité à suivre à la lettre le conseil de Barthélemy, dans la *Némésis* :

Chacun d'un nouveau fils accroltra sa famille.

Et très nombreuses furent ces unions. En effet, bien peu d'émigrés étaient mariés avant l'insurrection, quelques autres épousèrent des compatriotes venues du pays, mais l'immense majorité de leurs compagnons choisirent et obtinrent des Françaises. Je me demande si, à l'heure qu'il est, on trouverait en France beaucoup de familles qui n'aient pas dans leur ascendance au moins un parent polonais ! Et cependant, au point de vue de chacun des fiancés, à côté du charme poétique de cette union, il y avait bien des points noirs : les mariages entre étrangers en ont toujours ! Quelle triste nécessité que de parler à celle qu'on aime dans une langue qui n'est pas la sienne, que l'on possède imparfaitement, dans laquelle on peut craindre de n'être pas compris ! Quel regret de ne pouvoir faire entendre à celui qu'on a choisi les sons de sa langue natale, de celle qu'il employait dans sa famille, qu'il emploie encore avec ses amis ! Et puis, ces noms polonais étaient si difficiles à prononcer pour des bouches françaises ! Je crois bien que très peu de femmes d'émigrés ont pu parvenir à dire correctement celui qui était devenu le leur. Enfin, en épousant un Polonais, il fallait s'attendre à une vie sérieuse, toute d'économie, assez peu mondaine et dominée constamment par l'attente, l'espoir même d'événements qui entraîneraient le départ du mari pour le combat... Et, en attendant, il remplirait consciencieusement, avant tout, ses devoirs de bon citoyen polonais, c'est-à-dire qu'il fréquenterait les réunions des Sociétés polonaises, politiques, littéraires ou de bienfaisance qui n'avaient pas tardé à se fonder de toute part, qu'il leur consacrerait et son temps (les heures libres que lui laissait son labeur quotidien), et une grande part de ses ressources. Voilà ce que savaient les jeunes Françaises qui épousèrent des Polonais, voilà ce qu'elles ont admis et respecté.

Ces insurgés étaient, en effet, des fondateurs, leur patriotisme n'avait rien de vague, ni de déprimant, et leur cerveau bien organisé leur inspira la création de tout un monde qui leur fut propre, et leur permit de servir encore, toujours, la Patrie jointaine. Les lecteurs qui désireraient plus de détails et de précision sur toutes les Sociétés que fondèrent les émigrés de 1830, les trouveront dans l'étude de Venceslas Gaszlowt, intitulée : *Les Emigrations polonaises en France*, et publiée dans la « France et la Pologne à travers les siècles » (édition de *Polonia*, 1916). Bornons-nous à indiquer ici, parmi les institutions politiques, celle célèbre et

puissante Société Démocratique fondée en 1832 qui a laissé tant de documents et sur laquelle ont été écrites de très nombreuses études historiques en polonais. Au point de vue de la bienfaisance, il y eût le Comité des Dames polonaises, et plus tard cette Institution de Czei i Chleba (littéralement l'honneur et le pain, mais que l'on nommait en français : Société des *Imposés volontaires*, titre bien significatif). Les journaux, les livres polonais se multipliaient, auxquels tous s'intéressaient; encore des frais, pour les jeunes ménages, encore du temps enlevé au repos, aux loisirs! Et quand ils restaient chez eux, ces patriotes, c'était, le plus souvent, pour y recevoir des amis, pour discuter, projeter, toujours en vue de la Pologne. Ces longues causeries en polonais, le soir, avaient lieu dans toutes les villes où s'étaient réunis quelques émigrés, surtout à Paris et à Poitiers, siège de la *Centralisation* de la Société démocratique. Se présente-t-on nos jeunes femmes, assistant, sans en comprendre un mot, à ces conversations qu'elles savaient graves et qui passionnaient si vivement leurs maris? Eh bien! elles ne songeaient pas à s'en plaindre, elles trouvaient cela tout simple, elles savaient à quoi elles s'étaient engagées en épousant des Polonais. Une solidarité fraternelle s'était établie entre les réfugiés, et leurs femmes y contribuaient de tout leur cœur. Cette hospitalité célèbre de la première émigration, bien modeste, sans doute, au point de vue du confort, mais si largement cordiale, si elle reproduisait un des traits caractéristiques de la race polonaise, était bien attribuable aussi pour une grande part aux vaillantes compagnes qui comprenaient si bien leurs nouveaux devoirs. Toutes auraient voulu apprendre le polonais, mais comment s'étonner qu'elles ne l'aient pas pu? Comment trouver le temps matériel nécessaire à ces études, qui auraient dû être longues, pénibles, alors que le professeur n'est presque jamais là et que l'élève s'absorbe dans les soins de sa maison et de ses enfants.

Car les enfants apparurent bientôt, et de nouveaux besoins amenèrent la création de nouvelles institutions. Les enfants! Comprenons-nous comme la naissance de ceux-là dut être particulièrement émouvante pour leurs pères? Ils savaient parfaitement que la première langue qu'ils parleraient serait celle de leurs mères. C'était fatal, ils s'y résignaient, mais quelle douleur d'entendre dire les premiers mots de son enfant *autrement* que ne furent dits les siens! Comment ne pas souffrir, en constatant que *ses fils* sont en apparence de petits *étrangers*? Presque tous les émigrés trouvèrent le temps d'apprendre à leurs enfants à lire le polo-

mais — et beaucoup leur apprirent aussi leur prière dans la langue des aïeux — dès leur premier âge; ils s'habituèrent ainsi à considérer le polonais comme une langue inconnue, hélas! mais non étrangère, comme une sorte de langage sacré, supérieur à celui de tous les jours. Mais cela ne devait évidemment pas suffire. Et c'est alors (1842) qu'un groupe de pères de famille prit l'initiative de la fondation d'une *Ecole Nationale Polonaise* (d'abord à Chatillon, puis à Paris), bientôt florissante et sur laquelle on trouvera tous les détails nécessaires dans les *Bulletins Polonais* de l'année 1890 et 1891 (*Vie de Stanislas Malinowski*, par V. Gaszlowtt). Pour les jeunes filles, trois ans plus tard, la Princesse Anna Czartoryska, née Sapieha ouvrait, dans sa demeure de l'Hôtel Lambert, cet *Institut des Jeunes Filles Polonaises*, pension unique en son genre, où, élevées dans une atmosphère de patriotisme et de parfaite éducation, les filles d'émigrés faisaient des études complètes et recevaient, pour toute leur vie, une empreinte spéciale de *compréhension* à la fois française et polonaise. Soulignons une fois de plus la prédominance du patriotisme sur toutes les autres convictions chez nos émigrés; de même que la Princesse admettait chez elle — non seulement sous son toit, mais très souvent à sa table et dans son intimité — les filles des plus fougueux adversaires politiques de son mari, parce qu'ils étaient compatriotes; de même, ceux-ci, tout en combattant ardemment sur un autre terrain le Prince Adam, envoyaient avec empressement leurs enfants à l'Hôtel Lambert, les confiant à une direction absolument conservatrice, mais qu'ils savaient *avant tout polonaise*. Et les mères, là encore, admettaient et comprenaient, et celles qui habitaient la province, se résignaient à se séparer de leurs enfants, afin qu'ils reçoivent à Paris, dans les deux établissements nationaux, cette éducation franco-polonaise que désiraient pour eux leurs pères.

Et la solidarité entre familles d'émigrés en devint encore plus étroite: on se retrouvait aux parloirs, aux distributions des prix, les « camarades » de l'école et les « compagnes » de l'Hôtel Lambert étaient mutuellement reçus pendant les congés chez les parents des uns et des autres. Ensemble, on allait aux cérémonies patriotiques de l'Assomption (église polonaise bien connue encore de la colonie et de ses amis, siège de l'ancienne *Mission* instituée par l'Ordre des PP. *Résurrectionistes* — à souligner encore ce choix de nom, pour un Ordre fondé par des émigrés! — toujours, dans tous les domaines de l'activité intellectuelle ou spirituelle — cette pensée de la *résurrection* polonaise!) Les an-

niversaires du 29 novembre étaient célébrés chaque année, et à l'église, et par des réunions du soir, C'était la fête de tous, la grande date du fait auquel ces familles devaient de s'être constituées.

Et puis, il y eût le coup de foudre de 1848, la courte insurrection de Posnanie et de Cracovie. Combien de familles furent alors bouleversées par le départ subit de leur chef! Les enfants d'alors devaient se souvenir toute leur vie des préparatifs de ces départs, de l'enthousiasme paternel, du dévouement, si héroïque dans sa simplicité, de leurs mères, refoulant leurs larmes, et s'occupant, avec quelle prévoyante sollicitude! de la légère valise de l'insurgé... On avait changé de logement pour faire des économies..., pas une plainte, pas un re

proche, c'était tellement prévu! Quelques-unes de ces vaillantes firent plus encore : elles partirent aussi. Les unes emmenaient l'enfant, d'autres qui l'attendaient, voulurent qu'il naquît en Pologne. Et c'est justement en Silésie, dans cette Silésie qui nous préoccupe tellement tous aujourd'hui, que s'étaient groupées quelques femmes d'émigrés pour attendre la fin des événements auxquels leurs maris prenaient part. La fin arriva vite, hélas! et ce fut le retour morne, après un nouvel échec, vers la terre de France, toujours chaleureusement accueillante aux doubles proscrits et aux nouveaux vaincus qui grossissaient leurs rangs.

J. Bouic GASZTOWTT.

(A suivre.)

MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RESUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Le renard Grassot a égorgé les oies de Mariette l'orpheline, mais la reine Tatra, près de qui l'a conduite le gnome Terre-à-Terre, les lui a ressuscitées.

Les autres gnomes et leur roi Brillot se sont installés pour la saison chaude dans la Vallée-des-Rossignols, près de la chaumière où demeure avec ses deux garçonnets, Jacquot et Albert, le pauvre paysan Gratton, que la misère a rendu paresseux et méchant.

Le bon roi s'ingénie à rendre à Gratton l'amour de la terre, en lui procurant des mirages qui lui montrent la jachère couverte d'épis argentés ou dorés, sous le reflet de la lune ou du soleil. Mais c'est en écoutant chanter Maître Sarabande, le grillon, que le courage lui vient.

Maître Sarabande a un rival, la grenouille, Moitié-de-Saigneur, qui se plaint au gnome Azurin.

Un jour arriva, dans la vallée des Rossignols, le Maître des maîtres, l'illustre musicien Sarabande. Personne dans la contrée qui pût égaler ce musicien.

Ni Salomon qui faisait bourdonner sa contrebasse à l'auberge, chaque dimanche, ni François qui allait aux noces avec son violon. Le seul berger Jeannot, peut-être, avec sa flûte de sureau dont il jouait des jours entiers, se rapprochait de Sarabande, mais sans le valoir.

Ne soyez pas surpris si Maître Sarabande, avec son manteau gris, n'avait l'air que d'un simple grillon.

Une telle apparence n'est méprisée par aucune personne d'intelligence et de bon sens. Il convient de rechercher d'abord quelle valeur et quelle vérité se cachent là-dessous : et la vérité, c'était que Maître Sarabande jouait d'une manière si belle, si sonore et si

penétrante, que vous l'entendiez non seulement de bien loin dans les champs, mais aussi dans votre âme même.

Or, chaque air, en tombant dans l'âme, s'exprime avec ses termes à lui.

Lorsque Salomon faisait bourdonner sa contrebasse à l'auberge, on entendait d'une lieue alentour ce que disait cette contrebasse :

Paysan, bois !
Paysan, bois !
La mort viendra
Dans ta chaumière,
La mort viendra
Creuser la fosse
Au cimetière.
Ce que tu bois
Est bien à toi !

Et lorsque François jouait de son violon, en passant par le village pour aller aux noces, et que le tambour l'accompagnait, on entendait distinctement ce violon rire à gorge déployée en fredonnant :

Pour la danse et pour les chansons,
Je donnerais bien un louis d'or !
Je donnerais bien un doubloon
Pour entendre le violon !
Ohé !

Dur travail, qui l'a inventé ?
Qui l'a découvert ? C'est le vieux grand-père !
Il n'avait personne à faire danser,
Ohé !

Vieux et jeunes plantaient là leur travail et couraient écouter le violon. Ils regardaient la noce, cachés dans un coin, quand ils ne pouvaient pas danser. Alors, le travail s'arrêtait au village, attendant les mains humaines. Il s'arrêtait un jour, deux jours, trois jours, et le temps doucement s'écoulait, s'écoulait, s'en allait, emportant avec lui le pain du village.

Et quand Jeannot le berger reprenait sa flûte, comme les cœurs étaient tristes ! On eût dit que quelqu'un pleurait et se lamentait. On entendait distinctement :

La misère est dans la chaumière, la misère !

Le sillon n'aura pas de blé !
Le vent a soufflé sur les prés,
Et de la nielle il a semé...
O mon destin, ma destinée !
Je ne moissonne pas mon champ,
Mais au soleil, je m'étonnerai,
Ou bien au loin je m'en irai,
Par delà les océans...

Et quand la flûte de Jeannot jouait ainsi, les gens qui travaillaient se sentaient tomber les bras. La charrie leur paraissait lourde, la terre stérile et dure ; leur faux mal aiguisée ne coupait pas la paille et leurs mains perdaient leur habileté, comme si les travailleurs eussent été harassés.

Il en allait bien autrement, avec Maître Sarabande ! Il restait si près de la terre qu'il en prenait toutes les forces ; il en connaissait toute la bonté et la douceur. Il ne savait jouer et chanter que ses louanges. Au matin comme au soir, il chantait à toute heure ses prés, ses champs, ses ruisseaux et ses forêts, et cela vous allait à l'âme.

Une fois, le pauvre Gratton s'assit au seuil de la chaumière. Il devint pensif et mélancolique ; son âme fut saisie d'attendrissement et d'amour pour la chaumière misérable qu'il avait reçue en héritage de son grand-père et de son arrière-grand-père.

Le soleil se couchait.

Les gnomes sortirent de leur coin pour regarder le disque d'or, dans sa gloire resplendissante, et l'air limpide et mauve. Puis, le musicien, s'étant assis sur une butte, contempla longuement le coucher du soleil, et commença à jouer et à chanter.

Gratton écoute : quelque chose vibre dans l'air comme un luth argenté, et de ces vibrations sortent des paroles doucement murmurées ; vous croiriez que ce sont celles de votre cœur dans votre poitrine, celles de votre âme.

Le paysan s'étonne. Il écoute, et cette voix d'abord si douce se fait toujours plus haute, plus pleine, plus pénétrante. Un chant retentit enfin comme l'orgue, sur les forêts et sur les champs. Il s'étend sur les fleuves, les prairies et les ruisseaux ; et le murmure des herbes, le frémissement des poiriers sauvages et des chênes de la forêt se mêlent à cette haute musique qui se fait entendre dans la sérénité du soir. Un hymne puissant éclate comme une voix qui s'exhalerait vers le ciel, sortant de millions de poitrines où battraient fortement des millions de cœurs.

O Terre ! ô toi Terre ! ô nourrice !
L'argent et l'or sont dans ton sein ;
En toi notre pain quotidien !
Mais il faut que l'on te chérisse,

O Terre ! O Terre ! O notre mère !
Tu nous serres sur ton grand cœur ;
La vie en toi prend sa vigueur,
Et tu fleuris les cimetières !

Terre ! O toi, notre Terre aimée,
La charrue ne t'a pas creusée,
De sueur tu n'es pas arrosée,
Ni de grain d'or ensemencée !

Gratton, le paysan, écoutait ce chant et il se sentit soudain une force qu'il n'avait jamais eue, et, dans l'âme, pour ce morceau de terre, un transport qu'il n'avait jamais éprouvé.

Il lui semblait avoir vingt bras et cent mains pour le défrichage, le labour, pour chaque travail pénible ; son cœur se fondait dans un grand amour pour son bien délaissé, pour son pauvre héritage.

Il se leva et jeta sur le monde un regard perçant et ferme ; il étendit les bras, serra les poings et déclara :
— Terre ! O Terre ! O travail ! Travail ! Je veux lutter avec toi : tu me vaincras ou je te vaincrai. Que Dieu m'aide !

Azurin et son élève

Moitié-de-Seigneur ne pouvait supporter le succès de Maître Sarabande. Il était vert, d'habitude ; la jalousie le rendit plus vert encore.

— Quoi ! disait-il. Un vagabond, un grillon coureur de chemins ose s'exhiber dans un pays où tous les applaudissements me reviennent de droit ! Depuis quand est-il permis au premier saltimbanque venu de duper les auditeurs et de leur ôter le goût de ma musique ? C'est véritablement révoltant !

— Monsieur ! dit-il soudain, en se tournant vers Azurin qui écoutait ses plaintes, ayez pitié de moi et procurez-moi à tout prix la musique que jouait Sarabande, et vous verrez que je le surpasserai, que je l'anéantirai ! Je veux chanter si bien cet air que le monde saura alors ce que c'est qu'un misérable Sarabande et ce que c'est qu'un Moitié-de-Seigneur. Ayez pitié de moi, mon cher Monsieur, et aidez-moi, je vous en prie !

Azurin, qui était fort complaisant, se lança à la poursuite du grillon, qui s'en allait avec son violon magique. Il l'attrapa par le pan de son manteau brun et le supplia de lui donner la musique de ce chant merveilleux, dont les échos palpitait encore alentour, sur les fleurs des champs et sur les herbes humides.

— Nous avons chez nous une grenouille fort capable, disait Azurin, et nous voudrions faire d'elle le musicien de la cour de Sa Majesté le Roi Brillot, notre magnanime Seigneur. Sa Majesté est dans un âge avancé, et se trouve sujette à des accès de tristesse et de nostalgie. Un musicien excellent parviendrait à la distraire de ses mélancolies.

— Je vais vous le prêter volontiers ! avec plaisir ! répondit Sarabande. Voilà la musique. Prenez-la, je vous en prie. Mais tout le chant n'est pas dans cette musique. Le reste, ce qui manque ici, il faut le trouver dans son âme. Oh ! mais cela va sans difficulté ! Il suffit de regarder les clartés du couchant ; il suffit de sentir les parfums des champs et des prairies ; il ne faut que

comprendre ce grand chœur que chantent les prés silencieux... C'est facile, c'est très facile ! Voilà la musique. Prenez, prenez, s'il vous plaît !... Je suis enchanté ! Votre très humble serviteur !

Le grand musicien partit d'une allure précipitée, laissant Azurin la musique à la main et l'âme étonnée de ce que ce Maître des maîtres fût si simple et si serviable, et même si timide que les mots lui manquaient, — si gauche, pour tout dire.

— Bah ! pensa-t-il. Moitié-de-Seigneur a raison. Si cet être grisâtre est un musicien célèbre, que ne pouvons attendre de notre Moitié-de-Seigneur, dont la taille, la personne et l'allure sont bien autre chose ?

Et il s'en retourna prestement, avec sa musique, à la Vallée des Rossignols, où l'attendait Moitié-de-Seigneur.

Le mois de mai finissait, et il faisait déjà bien chaud, quand notre musicien vert commença ses exercices. Il se choisit une place sous un grand champignon, au bord du ruisseau, et, assis là comme sous une ombrelle, il s'exerça chaque jour à chanter. Mais comme il perdait toujours la mesure, Azurin, fondant de chaleur, la lui battait avec une tige de roseau.

Quels cris, pendant ces leçons ! quels coassements, quelles fausses notes sauvages ! C'est indescriptible. La grenouille hurlait comme un damné ; Azurin battait la mesure avec son roseau comme trois femmes au ruisseau qui taperaient de leur battoir. Les scarabées, les mouches, les moustiques et même les moineaux s'enfuyaient tous en piaillant, bourdonnant, battant des ailes, pour emporter leurs oreilles le plus loin possible de ce malheureux champignon, sous lequel chantait Moitié-de-Seigneur.

Mais tous ne pouvaient s'enfuir. Sur les bords du ruisseau demeuraient des nénufars, auxquels il était interdit d'abandonner leur frais couvent azuré. Alors, ne pouvant d'aucune façon se soustraire à ces cris, ils tendaient leurs calices blancs, en implorant un petit moment de tranquillité, un peu de silence !

— Nous demandons mille pardons à ces bons Messieurs, disaient-ils d'une voix aimable et douce. Mais, depuis le temps que ces bons Messieurs se sont consacrés à la musique, nous vivons dans une inquiétude, une terreur perpétuelle ! C'est ici comme au moulin ! Nous ne voudrions causer aucun désagrément à ces bons Messieurs, mais il nous est impossible le matin de prier l'aurore à son lever, ni d'entendre les muguets sonner dans les broussailles voisines l'heure de la prière du soir. Tout est sens dessus dessous, chez nous autres. Ces bons Messieurs savent que nous tissons sur nos métiers des fils argentés pour le voile des novices, qui sont encore enfermés dans les boutons verts. Eh bien ! les fils craquent sur les métiers, à cause du bruit insupportable qu'il plait à ces bons Messieurs de faire juste devant notre porte. Nous avons essayé de nous enfoncer davantage dans l'eau, pour jouir d'un peu de silence et de calme, mais il ne nous est pas possible de vivre sans soleil. Eh bien ! que notre prière n'offense pas ces bons Messieurs ; nous reconnaissons le grand talent du Monsieur à l'habit vert, ainsi que la vigueur du Monsieur en habit bleu ; mais nous ne pouvons résister davantage : nos nerfs souffrent trop !

Les nénufars firent une révérence en plongeant et se cachèrent sous les grandes feuilles qui leur servaient de voile.

Mais les roseaux et les sagittaires n'étaient pas aussi aimables. Ils se mirent immédiatement, eux, à entre-

choquer leurs bâtons et à faire crisser leurs longs glaives.

— Qui est-ce qui hurle ici comme un écorché ? criaient-ils. Ne te tairas-tu pas, braillard ! Ne vois-tu pas que nous sommes là toute une armée et que nous sommes loin de faire le vacarme infernal que vous faites à vous deux ?

Qu'on les battonne ! Qu'on tire l'épée !

Allons, valets, soufflez dans les chalumeaux d'or, pour qu'ils sachent, ces tapageurs, ce que c'est que la vraie musique. Jouez du luth, jouez de la trompe !

Et les roseaux se courbaient avec un long sifflement ; ils frémissaient, et les sagittaires faisaient cliqueter leurs larges épées. Le vent, se ruant entre eux, entonnait une étrange musique sur les chalumeaux, en proférant des menaces.

Doucement, en cachette,
En silence et sans tapage,
Je demeure et je guette.
Connais-tu le mot de passe ?

Je reste en embuscade,
De l'épée tenant la garde.
Dis le mot. Halte-là !
Va t'en, si tu ne sais pas !

Cette bizarre musique, qui ressemblait à celle des tziganes, d'abord paisible, puis toujours plus forte et plus puissante, ébranlait à la fin les roseaux comme un coup de tonnerre. Elle s'apaisa de nouveau, se dissipa et se tut, et l'on eût dit que rien ne s'était passé.

Mais envahi de jalousie et d'orgueil, Moitié-de-Seigneur ne prenait pas garde aux menaces des sagittaires et des roseaux guerriers, non plus qu'à l'humble prière des nénufars. Au contraire, plus hautes étaient les prières et les menaces, et plus il mettait d'acharnement à les étouffer. La gorge lui enflait comme une vessie.

— Bon Dieu ! s'écriait Azurin, épouvanté. Reposez-vous un peu, Monsieur ; sinon, vous allez éclater sous mes yeux.

A peine l'avait-il dit, que : Crrrrrrrr ! la peau de Moitié-de-Seigneur, tendue comme une peau de tambour, creva. Et Moitié-de-Seigneur, qui était debout, tomba avec un suprême soupir.

(A suivre.)



EXPOSITION DES ŒUVRES du peintre Czeslaw ZAWADZINSKI

Nous avons appris avec peine que le peintre polonais Zawadzinski était gravement malade.

Tous ceux qui ont visité, il y a quelques mois, l'Exposition polonaise du Grand Palais, ont admiré son talent d'une harmonie délicatement nuancée et d'un coloris si lumineux.

Une quarantaine de ses œuvres sont actuellement exposées 7, rue de Poitiers, par l'Association France-Pologne. Cette exposition libre restera ouverte jusqu'au 5 novembre 1921.

Nous convions tous nos amis à la visiter et à apporter ainsi un réconfort à l'artiste cruellement éprouvé. Nous lui adressons tous nos vœux de prompt rétablissement.



NOTRE ACTION



SOUSCRIPTION POUR LA CROIX-ROUGE POLONAISE ORGANISÉE PAR LE COMITÉ LYONNAIS DES AMIS DE LA POLOGNE

La souscription ouverte à Lyon en faveur des victimes du typhus et de la famine en Pologne a atteint rapidement la somme de 8.192 francs qui a été transmise aussitôt à la Croix-Rouge Polonaise. Au cours actuel du change (345 marks polonais environ pour 1 franc), on voit combien d'infortunes pourront être soulagées ! Nous adressons nos remerciements les plus chaleureux à tous les souscripteurs et nous renouvelons nos félicitations aux membres du Comité lyonnais, en particulier à M. Paul BERTHELET dont la plume éloquente n'a pas peu contribué au succès de la souscription.

Voici la liste des donateurs qui a paru dans le journal *Le Salut Public*, de Lyon :

Société des Houillères de Dombrowa.....	1.000 »
Crédit Lyonnais	500 »
M. Alphonse Puvion de Chavannes.....	500 »
Mme Grignon-Faintrenie (collecte).....	400 »
M. Joseph Gillet, industriel.....	200 »
M. Louis Lumière, de l'Institut.....	200 »
M. Jean Coignet, sénateur, président de la Chambre de Commerce de Lyon.....	100 »
Comptoir National d'Escompte. Agence de Lyon.....	100 »
Banque du Dauphiné. Agence de Lyon.....	100 »
Journal le <i>Salut Public</i>	100 »
M. Antoine Sallès, conseiller municipal, président du Comité Lyonnais des « Amis de la Pologne ».....	100 »
M. Charles Boucaud, professeur aux Facultés catholiques de Lyon.....	100 »
M. Paul Duquaire, sénateur du Rhône.....	50 »
M. Jules Millevoeye, avocat, ancien bâtonnier.....	20 »
M. Cledat, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon....	20 »
E. L.	10 »
Mlle Suzette Guillaud, directrice des « Spectacles d'Art libre » de Lyon.....	30 »
Mme Bach-Sisley, directrice des « Petites Conférences » de Lyon.....	175 »
M. Marius Gonin, rédacteur en chef du <i>Salut Public</i> de Lyon.....	50 »
M. Michel Dezjuzeur, industriel.....	50 »
M. Achille Lignon, président de la Société de la Foire de Lyon.....	50 »
M. Maryan Osietzki, émigré de 1863, ancien président du premier Comité polonais de Lyon, en 1867.....	40 »
M. Clovis Cornut.....	30 »
<i>A reporter</i>	4.195 »

<i>Report</i>	4.195 »
Société d'Hygiène de Lyon.....	25 »
M. René Gonnard, professeur à la Faculté de Droit de Lyon.....	20 »
M. Paul Pic, professeur à la Faculté de Droit de Lyon.....	20 »
M. Douady, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.....	20 »
M. Tancrede de Visan, homme de lettres.....	20 »
M. Jacques Brac de la Perrière.....	20 »
M. Guigard.....	20 »
M. Perraud, instituteur à Lyon.....	20 »
Mlle Mouillon.....	20 »
Anonyme.....	20 »
M. D. G. Rodanski.....	500 »
M. Mulatier, consul de Belgique à Lyon.....	50 »
Mme Pierron, professeur de piano.....	50 »
Les « Cigales lyonnaises ».....	51 25 »
Mme Barrett-Spalikowska, professeur à l'Ecole Normale d'institutrices, vice-présidente du Comité Lyonnais des « Amis de la Pologne ».....	25 »
Les Sauveteurs médaillés volontaires de Lyon.....	20 »
Mlle Frances, institutrice.....	15 »
M. Chabot, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.....	10 »
M. Ducoin.....	10 »
Mme Pluchery.....	10 »
Mme Baqué-Spalikowska, Toulouse.....	10 »
Mme Escarti, Toulouse.....	10 »
Mlle Maillard, directrice d'école primaire supérieure à Mende.....	10 »
Mlle Lacapte, institutrice.....	10 »
Mlle Guitard, institutrice, Le Havre.....	5 »
Mlle Lemy, institutrice, Le Havre.....	5 »
Mlle Leleu, professeur à l'Ecole primaire supérieure de Mende.....	5 »
Mlle Tétaz.....	5 »
Mme Baqué-Spalikowska (2 ^e versement).....	5 »
Mlle Guillot, institutrice, La Côte-Saint-André.....	5 »
Mme Paul Vallin.....	5 »
Mme et M. Rzondkowski.....	5 »
Mlle Vauconoin.....	2 »
Mme Despins, institutrice.....	1 »
Anonyme.....	0 25 »
Ecole Normale d'institutrices de Lyon.....	100 »
Ecole technique municipale de filles, Lyon.....	84 »
Ecole de filles, rue Smith, Lyon.....	60 »
Ecole de filles, rue Pierre-Corneille, Lyon.....	60 »
Ecole primaire supérieure de garçons, rue Neyret, Lyon.....	47 40 »
Ecole primaire supérieure de filles, place Morel, Lyon.....	40 »
Ecole annexe de l'Ecole Normale d'institutrices, Grenoble.....	40 »
Ecole d'application de l'Ecole Normale d'institutrices de Lyon.....	34 »
<i>A reporter</i>	5.695 90 »

Report.....	5.695 90
M. Lucien Mizgier, fabricant de soieries.....	100 »
M. Manguin	50 »
M. l'abbé Thévenon.....	40 »
Mme Hegmann-Martin.....	30 »
M. Pierre Masson.....	20 »
M. Bertrand, marchand de soies.....	20 »
Annexe du lycée Ampère.....	14 50
Famille Chanin et ses amis.....	11 »
Mme D. Gelpi.....	10 »
Mme et M. Entresangle.....	10 »
Mme Mesnage.....	10 »
Mme Bernin.....	5 »
Mlle Proton.....	5 »
Une employée pour ses amis polonais.....	5 »
Anonyme.....	5 »
M. Bertrand, en souvenir de Wenceslas Gasztowtt.....	5 »
Anonyme.....	0 50
Anonyme.....	0 30
Anonyme.....	0 25
Lycée de jeunes filles de Lyon.....	500 »
Mme Vve Schottlander, Lyon.....	100 »
Société d'Importation des Huiles de graissage.....	100 »
Conférence au Village (quête faite à l'issue de la conférence G. Bienaimé).....	100 »
Mlles Champalay, cours privés, Lyon.....	100 »
M. Clément Chaix.....	20 »
M. E. Genevois.....	20 »
Mlle Pontet.....	20 »
Mme Vve Cochet.....	15 »
M. Joseph Tardy.....	10 »
M. R. Sabran.....	5 »
Anonyme.....	5 »
Lycée Ampère, Lyon.....	63 30
Ecole primaire supérieure de filles, rue d'Auvergne, Lyon.....	150 »
Ecole primaire supérieure de filles, rue Mazenod, Lyon..	52 65
Ecole de filles, rue Jarente, Lyon.....	52 »
Ecole de filles, rue Michel-Servet, Lyon.....	50 »
Ecole de filles, quai Eulchiron, Lyon.....	40 »
Ecole primaire supérieure de garçons, rue Chaponnay, Lyon.....	38 »
Ecole de filles, rue Jacquart, Lyon.....	33 65
Ecole de filles, rue Mazenod, Lyon.....	32 »
Ecole de filles, grande-rue de la Guillotière, Lyon.....	31 »
Ecole de garçons, place Commandant-Arnaud, Lyon....	28 35
Ecole de garçons, rue Centrale, Lyon.....	21 40
Ecole de garçons, rue Pierre-Corneille, Lyon.....	20 »
Ecole de garçons, rue Michel-Servet.....	20 »
Ecole primaire supérieure de garçons, rue Neyret, Lyon.	14 60
Ecole de filles, rue des Tables-Claudiennes, Lyon.....	13 50
Dr Lannois, Lyon.....	50 »
C. Belle.....	100 »
Crédit du Rhône et du Sud-Est.....	50 »
Société Générale, Agence de Lyon.....	100 »
Société Lyonnaise de Dépôts, Lyon.....	100 »
M. Ennemond Morel, vice-président de la Chambre de Commerce de Lyon.....	100 »
Total.....	8192 90

NOS ENVOIS DE LIVRES EN POLOGNE

Bien que, grâce au beau temps, les vacances se soient prolongées à l'extrême, la générosité de nos lecteurs n'en a pas été ralentie. Nous avons aujourd'hui encore des dons intéressants à signaler.

M. Robert CHABRIÉ-TOMASZEWICZ nous a apporté un choix important de revues et de livres divers (1 collection de la *Bibliothèque universelle*; 1 collection de la revue *L'Enfant*; 1 collection de la *Revue de l'Ouest*; des *Morceaux Choisis*, de l'homme

et Ed. Pejit; 1 *Anthologie des poètes du XIX^e siècle*, de Gustave Merlet, etc.), et 2 paquets de timbres.

M. KOZAKIEWICZ nous a offert une collection du *Mercury de France*, revue que toutes les bibliothèques polonaises nous demandent.

M. Maurice PETIT a complété ses dons précédents pour la Commission codificative de la Cour Suprême, à Varsovie, en nous envoyant plusieurs années de la *Revue Pénitentiaire*.

Six beaux volumes géographiques nous ont été remis de la part d'un ami anonyme.

De E. OBALSKA, à Sainte-Pexine, en Vendée, nous sont venus 16 ouvrages (1 année de l'*Ecole et la Vie*; du *Volume*; du *Manuel Général de l'Enseignement primaire*; 5 années du *Bulletin de préparation au Professorat des Ecoles Normales*; *Le Jardin classique*; *Le Cid*; les *Œuvres de Boileau*, etc.).

De M. H. JEANNIN, camarade du lieutenant Garszynski : 3 collections (6 années de la *France Illustrée*; 7 années du *Correspondant*; 1 année du *Journal de la Jeunesse*).

De Mme Vve GRANET, de Roquemaure (Gard) : une collection de *Lectures pour Tous* et 72 volumes (*Œuvres complètes de Molière*; 7 volumes des *Œuvres de Victor Hugo*; des classiques; des romans d'Alphonse Daudet, Lavedan, Claretie, de Régner, etc.).

De Mme BOUTIC-GASZTOWTT, de Mlle NIMPOT, de M. BRION, du Havre : des livres classiques.

De M. JUILLET, 4 volumes (*Etude sur les Moralistes français*, de Prévost-Paradol; *Villiers de l'Isle-Adam*, de Michelet, etc.).

Pia Popiel et ses petites compagnes se réjouiront de l'aimable cadeau de Mme LOUISE PALLARD LYTHE qui nous a expédié à leur intention 50 exemplaires des *Contes de Noël* charmants dont elle est l'auteur.

Nous transmettons aussi à ces enfants une année du *Journal Lili*; une collection de la *Semaine de Suzette*; 2 brochures amusantes et des contes de fées offerts par leurs jeunes amies Cadie et Marie-Paule STRYIEWSKA.

Nous remercions vivement tous ces bienfaiteurs ainsi que Mlle MAISONNEUVE dont la jolie collection de cartes postales donnera aux Polonais un aperçu de la physionomie sauvage des Côtes bretonnes.

LA DISTRIBUTION DES LIVRES DE PRIX FRANÇAIS AUX ÉCOLIERS POLONAIS

Nos lecteurs se souviennent encore de la pensée touchante que les écoliers de Varsovie eurent l'hiver dernier, d'envoyer à leurs petits camarades parisiens des joujoux charmants confectionnés par eux-mêmes. La distribution de ces souvenirs donna lieu à la grande fête scolaire organisée par notre Association au Lycée Louis-le-Grand, où la Pologne fut acclamée par plus de 800 lycéens enthousiastes.

Pour répondre au geste des enfants polonais, les « Amis de la Pologne » ont demandé à leurs jeunes membres d'offrir leurs prix les plus beaux. Nous avons pu envoyer ainsi un grand nombre de livres superbes qui ont été remis à leurs destinataires, le 23 septembre, au cours d'une matinée scolaire.

La présence de notre Secrétaire générale fut l'occasion d'une manifestation de sympathie à l'égard des « Amis de la Pologne » qu'elle représentait. Du compte rendu de cette fête, publié par *Le Journal de Pologne*, nous reproduisons les passages suivants où nos donateurs trouveront l'écho des sentiments qui ont animé cette journée d'amitié franco-polonaise.

« La distribution des livres français expédiés de France par les « Amis de la Pologne » s'est effectuée hier sous la présidence de Mme Rosa Bailly, grâce au dévouement de laquelle ils avaient été recueillis et expédiés.

La solennité s'est déroulée dans la belle salle de la *Resursa Obywatelska*, gracieusement mise à la disposition du Comité et élégamment décorée aux couleurs françaises et polonaises.

La salle où se trouvait plus de 1.000 personnes, était remplie

des délégations des écoles, des enfants de Varsovie ayant correspondu avec la France, ayant envoyé des joujoux à leurs camarades français, ayant reçu déjà des livres et désireux d'en recevoir d'autres. Parmi les délégations des écoles de garçons, nous noterons celles-ci : Gorski, Kujawski, Sw. Władysław, Batory, Staszko, Zgromadzenie Kupcow; parmi celles des écoles de filles : l'école d'Etat Zwichowska et les écoles Wdowicka, Gepner, Krolowej, Jadwigi, Werecka, Gagatnicka, Epiłje Plater, Rudzka, Gaczynska, Kacprowska, Stiche-Taczanowska, Danielska, Kurmanowa, Sierpiska, Malczewska, Plater, Hejman, Lockro, Kochanowska, Lipska, Wolowska, Rybicka.

Sous la direction du professeur Cubinski, l'orchestre de l'école Gorski joua la *Marseillaise* et l'hymne national polonais, puis le chœur des classes inférieures fit entendre la *Cracovienne*. Dans un petit discours de bienvenue à l'adresse de Mme Rosa Bailly, le professeur Kwiatkowski déclara que la Pologne a confiance en l'appui de la France pour faire triompher la justice ; « C'est cette jeunesse qui prouvera un jour que les idées françaises ont pris racine en Pologne. »

Mme Bailly le remercia et dit aux enfants qu'ils ont pris eux-mêmes l'initiative de ces relations, car ils ont envoyé à Paris des jouets qu'elle débala avec émotion et qui furent remis dans une cérémonie au lycée Louis le Grand, aux cris de « Vive la Pologne! »

La distribution des livres français eut lieu ensuite dans l'intimité, la simplicité, l'amitié. La Secrétaire générale des « Amis de la Pologne » y prit part elle-même, et l'on vit de nombreuses jeunes figures s'illuminer d'un heureux sourire.

M. Szarsta, le distingué délégué du Ministère de l'Instruction publique, rappela ensuite comment la France a collaboré à l'Instruction de la jeunesse polonaise en exil, après 1830. A Paris, l'école des Batignolles existe encore. Enfin de nombreux élèves polonais sont en France : revenant ici, ils sont le centre de foyers d'amour pour la France. Il termina en remerciant Mme Bailly au nom du Ministère de l'Instruction publique.

Mme Rafinska, de l'école de M. Kujawski, parla ensuite, ainsi qu'une jeune élève.

J'ai passé sous silence les applaudissements, les cris de : Vive la France! Niech żyje Polska! Vive les Amis de la Pologne! Et dans la sécheresse de ce compte-rendu, je n'ai pu noter l'impression de cordialité qui régna pendant cette fête si réussie et dont tous garderont un si bon souvenir ».

LE DILEMME RUSSO-POLONAIS

de M. Z. L. ZALESKI

Couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques

Nous sommes très heureux d'enregistrer l'hommage rendu par l'Académie des Sciences Morales et Politiques de l'Institut de France au si important et utile ouvrage de M. Z. L. ZALESKI:

Le Dilemme russo-polonais. M. Zaleski est un des écrivains polonais résidant en France qui ont le plus fait pour le resserrement des liens d'indéfectible amitié qui unissaient depuis si longtemps la Pologne et la France. Pendant la guerre, il a professé à l'École des Langues orientales vivantes un cours de polonais qui a obtenu le plus vif succès et rendu d'éminents services, en même temps que sa collaboration à la plupart des grandes revues françaises était fort remarquée et justement appréciée. C'est en même temps un des grands amis polonais des Amis de la Pologne, le collaborateur toujours sur la brèche de notre service d'informations. Tous nos amis se réjouiront avec nous de la haute consécration accordée à son œuvre par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, et sur laquelle nous aurons bientôt l'occasion de revenir plus en détail.

H. M.

LE "JOURNAL DE POLOGNE"

Quotidien du soir paraissant en français
à VARSOVIE, 54, Nowy Świat

Directeur : Frédéric DELAGNEAU - Rédacteur en Chef : Robert VAUCHER

Le "JOURNAL DE POLOGNE" est le seul quotidien servant de trait d'union entre la France et la Pologne. Il est le mieux renseigné sur toutes les questions politiques, littéraires, économiques et financières concernant la Pologne et l'Est européen. Il donne des chroniques régulières sur l'action des "Amis de la Pologne".

Le "JOURNAL DE POLOGNE" vient d'instituer des services économiques donnant des renseignements gratuits sur toutes les questions d'importation et d'exportation, intéressant la France et la Pologne, sur les Bourses de Pologne et valeurs polonaises cotées aux Bourses de Paris et de Lille.

S'adresser aux Services Parisiens
9, rue Richempanse, PARIS (8^e)

Abonnement : Un an, 70 fr. ; Six mois, 36 fr.

LA POLOGNE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7^e)

TÉLÉPHONE : FLEURS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques. Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'Association France-Pologne et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7^e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député; *Secrétaire Générale* : ROSA BALLY; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.

Membres du Conseil d'administration : M^{mes} MESPOULET, L. VEYRE; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ; KERVAREC, agrégé d'histoire; CHARLES MARIE, chargé de cours à la Sorbonne; A. MERLOT, Directeur de la Pologne; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgt BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHET, membres de l'Institut; ABEL LEFRANC; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France; AULARD, ANDRÉ LALANDE, MATRUCHOT, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud; A. FONTAINE, Inspecteur général; LATREILLE, de l'Université de Lyon; GEORGES WEILL, de la Faculté des lettres de Caen; BERNUS; GEORGES BIENAIMÉ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON; PAUL CAZIN; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales; HERRIOT, Maire de Lyon; JANVIER, Maire de Rennes; ANDRÉ LICHTENBERGER; Généraux MALLETERRE; DE MAUD'HUY, DU MORIEZ, PAU, WEYGAND; MÉNABRÉA, Secrétaire Général de France-Pologne; D^r NICAISE; D^r JULIEN NOIR; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France; LOUIS RIPPAULT; LÉON ROBELIN; J.-H. ROSNY, aîné; Mme YVONNE SARCEY; MARC SANGNIER; GABRIEL SARRAZIN; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de *raviver l'ancienne amitié franco-polonaise*; et cela, *dans l'intérêt même de notre patrie*.

NOS COMITÉS REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

<i>Lyon</i>	<i>Rennes</i>	<i>Beauvais</i>	<i>Le Havre</i>	<i>Nantes</i>
<i>Marseille</i>	<i>Caen</i>	<i>Versailles</i>	<i>Chambéry</i>	<i>Laval</i>
<i>Soissons</i>	<i>Clermont</i>	<i>Draguignan</i>	<i>Bayonne</i>	<i>Rouen</i>

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux *Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand*, aux *Collèges Chaptal*, d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.



Si notre œuvre vous intéresse ;

Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :

ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7^e).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse